

Η Ο ΨΙΝΑ ΧΕΝΟΥ Ω Ο Π Τ Ν Ο Β Ι Ν Ε Υ Β Α
Η Χ Ο Ο Σ Δ Ε Χ Ε Π Ε Τ Ν Λ Ψ Ψ Π Ε Γ Ν Τ Η
Γ Ε Χ Ο Ν Κ Ο Υ Ε Ι Υ Ν Α Σ Ο Υ Ψ Α Ν Τ Μ Ν Τ Ε

CHAPTERS

Δ Υ Ψ Ο Υ Μ Α Χ Ο Σ Ε Δ Ι Ψ Ο Ζ Α Ν Η Σ Π Ε Χ Ε Ι
Ε Μ Ν Θ Ο Ψ Α Ν Τ Ε Ο Π Ο Ψ Α Ν Τ Ε Λ Ο Δ Ο Α Σ Τ Ο
Δ Υ Ν Ψ Χ Ψ Α Κ Μ Π Τ Ε Σ Ν Τ Ε Δ Υ Ψ Μ Ν

METANOIA

Μ Ν Τ Ε Ρ Ο Π Τ Ε Λ Ο Ψ Α Ν Τ Ε Χ Ο Ρ Ε Ι Σ Ο Ν
Ι Μ Α Ρ Τ Α Λ Μ Π Ο Υ Δ Α Δ Ο Ψ Τ Ε Χ Ο Υ Δ Υ Μ
Υ Β Ρ Ι Ζ Ε Μ Μ Ο Υ Μ Α Ρ Ε Ρ Ο Μ Ε Σ Ε Ρ Π Α
Ω Ν Τ Ε Υ Ν Ο Υ Ν Ψ Ε Π Τ Ι Θ Υ Μ Ε Ι Δ Ο Ψ Η
Ρ Ρ Ε Δ Υ Ψ Ο Μ Α Υ Ν Ο Υ Χ Η Ρ Π Β Β Ρ Ρ Ε Ε Δ
Ο Ν Α Σ Χ Ε Κ Α Δ Ο Σ Ν Ν Ο Υ Π Ψ Ο Ζ Δ Υ Ψ Μ Ε
Χ Η Ρ Π Τ Ν Α Σ Ε Δ Ο Σ Κ Ο Σ Β Β Ρ Ρ Ε Ψ Ψ Ι Ν Δ Χ
Ψ Τ Ε Κ Α Ψ Μ Α Υ Χ Ψ Τ Ο Θ Ε Ι Σ Ν Δ Σ Δ Ψ Τ Η
Ψ Δ Ε Ι Ε Π Ε Ι Ο Υ Ν Ο Υ Π Ψ Ο Ζ Ν Α Ψ Ψ Π Ε
Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Ρ Ψ Α Σ Ν Α Υ Ρ Ε Ρ Η Ν Η Μ Ν



Υ Ε Ρ Η Ψ Ζ Μ Π Ε Ι Η Ψ Ο Υ Ψ Γ Ε Ν Δ Χ Ο Ο
Τ Τ Α Υ Χ Ε Π Ψ Ψ Ψ Ν Ε Β Ο Λ Δ Υ Ψ Ο Ψ Ν Α Τ Ο
Ν Ε Π Ε Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Γ Ε Ν Μ Α Κ Α Ρ Ι Ο Σ Ν Ε Ν
Ν Δ Χ Ο Σ Δ Υ Ψ Ο Ε Τ Ο Ο Τ Π Ψ Χ Ε Τ Ε Τ Ν Δ
Α Τ Μ Ν Τ Ε Ρ Ο Ψ Ε Ν Τ Ψ Τ Η Ψ Ν Ε Β Ο Λ

32

1982

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 12-82

Imprimerie du Crestois
26400 Crest
Dépôt légal n° 12/82

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

ERREUR D'IDENTITE

p. 3

COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS
LOGION 43

p. 7

RECHERCHES

L'ES PROPOS DU VIEUX TCHENG

p. 15

LE SECRET DE DANTE

p. 20

VOIE DE GNOSE : TRANSPARENCE

p. 26

LE TEMOIN CHEZ NISARGADATTA

p. 27

CONTE BOUDDHISTE

p. 29

DISCOGRAPHIE

p. 30

BIBLIOGRAPHIE

p. 33

POESIES

p. 37

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoï : Marsanne - 26740 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	120,00 F.
— Cahiers 1976	120,00 F.
— Cahiers 1977	120,00 F.
— Cahiers 1978	120,00 F.
— Cahiers 1979	120,00 F.
— Cahiers 1980	120,00 F.
— Cahiers 1981	120,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

ERREUR D'IDENTITE

«Vous n'êtes pas ce que vous croyez être». C'est la vérité la plus essentielle de l'ésotérisme que résume cette phrase d'A. WATTS. Il y a quelques années, à la lecture de son petit Livre de la Sagesse, un journaliste du Monde s'exclamait: «Mais pourquoi donc la fiction paraît-elle plus réelle que la réalité ?..» La remarque est révélatrice d'un certain point de vue, l'interrogation traduisant le parti-pris de privilégier la fiction au détriment de la Réalité. Quelle explication trouver à un tel contre-sens, invulnérable, semble-t-il, aux plus expertes démonstrations ? En fait, il appartient à la seule tradition de détenir un schéma explicatif incroyablement simple, la seule clef capable de nous introduire au cœur du mystère humain, la seule lumière pour y voir clair.

Mais les mots, s'ils peuvent montrer, ne peuvent pas toucher cette Vérité qui s'éprouve plutôt, comme une saveur qui se révèle exclusivement si on la goûte. A. WATTS, intelligence occidentale, quoique régénérée par la pratique du Zen, privilégiait peut-être trop les mots pour signifier ce qui est au-delà d'eux : la Réalité englobante où tout est un en dépit des contrastes apparents, et les logiques et leurs raisonnements sont impuissants, non à dire, mais à faire éprouver l'Un. En effet, mis à part le langage scientifique volontairement vide d'idéologie mais trop restreint à un type d'expériences, tout langage, y compris le philosophique, est hanté par un moi fabulateur qui dissimule son imposture fondamentale derrière le paravent des mots. Or c'est ce moi qu'il faut découvrir, avec tous ses mécanismes secrets, cachés quand tous les mots semblent toujours porter à la périphérie, loin de l'origine de ce regard dont le foyer n'est jamais exploré.

L'Évangile selon Thomas est un texte parfaitement clair et explicite à ce sujet. Il nous pose la question de notre point de vue, de notre relation au réel perçu au travers des sensations: Êtes-vous celui qui partage et qui divise, instituant par là-même une autorité suprême, ou celui qui fait le Deux Un, par la connaissance de soi et du Tout ?.. Ainsi, au logion 43, Jésus doit tancer des disciples qui n'ont rien compris et insistent pour savoir «qui» est Jésus. Thomas, lui, sait, mais de quel savoir... C'est à peine s'il le chuchote aux oreilles du Maître (log. 13) car les mots qui pourraient dire ce qu'il a compris et «mesuré» sont inacceptables à la mentalité dualiste. Faire le Deux, Un, c'est être identique au Père, être Un avec Jésus, Un avec sa parole initiatique. Or les disciples ne comprennent pas, précisément parce qu'ils sont prisonniers de leur délire mental, affectif, empêtrés dans leur mémoire, aliénés par leur imagination, tout ce qui tisse un moi...

«Pourquoi la fiction paraît-elle plus réelle que la Réalité ?..» Il vaudrait mieux se demander à qui la fiction paraît plus réelle que la Réalité. La Réalité, nous enseigne la Tradition, est parfaite, immuable, éternelle. Dans le phénomène humain, elle est perçue par le Témoin (1) qui tout en mesurant les limites de la condition humaine, se connaît comme un pur reflet du Réel. L'usage de la métaphore s'impose pour dire ce qui échappe aux dimensions, même savantes, du langage. Reflet ? Réflexion dans la conscience ? Ce qui traduirait une déformation, une altération de la plénitude immarcescible du Réel ? Il peut arriver que le Témoin, pris au piège des images-événements qui défilent dans la conscience, se prenne pour une entité séparée. «Il peut arriver...» Est-ce un banal incident ou un drame cosmique ? Peu importe : cela arrive, voilà notre problème car de cette erreur naissent la souffrance, la peur et le désir toujours insatiable d'y échapper. Le moi, lorsque le fond du désespoir est atteint, peut se détourner de ses pernicieuses habitudes, changer de point de vue et retrouver la vérité simple, intangible, de cette présence dans le Réel d'un point de conscience qu'il n'a jamais cessé d'être mais qu'il avait coloré d'une fausse identification. Ce retournement est la Métanoïa qui bouleverse les termes de l'échange gnoséologique erroné et les replace en leur nature

propre. C'est la véritable identité qui est alors éprouvée, sa polarité s'étant inversée dans le bon sens.

Les Enseignements m'apprennent encore que c'est un radicalement Autre qui engendre ce monde et moi-même, mais que nous apparaissions comme vagues à la surface de l'océan et non comme créations qui résulteraient d'un lien de causalité qui n'est pas la vraie relation de l'Inconnu avec ses manifestations. Lao Tseu disait que s'écarter d'un chemin de la Voie, compréhension et réalisation de la Réalité, provoquait une souffrance irrémédiable, quoiqu'aussi bien irréelle, une sorte de cauchemar où s'enferme le moi par l'attachement à ses illusions... Et pourtant en sortir est facile : en cessant d'alimenter l'illusion, la délivrance se produit inmanquablement, soudainement, définitivement et le soleil de la Réalité brille à nouveau sans nuage.

Evidemment les systèmes théoriques achopperont toujours aux inusables problèmes que s'imposent les représentations dualistes. Ce que la philosophie officielle appelle «monisme» ne peut effectivement pas prétendre à la cohérence absolue. Si bien qu'un penseur comme CIORAN avoue se méfier de ses pairs capables d'exposer des idées trop précises et cohérentes. La Réalisation est l'explosion qui anéantit à la fois le problème et le questionneur. Elle se produirait même quand l'ego ne tente plus rien, consent enfin à ne plus rien faire, à n'être plus rien. Le Témoin impersonnel qui demeure peut se résorber dans le Suprême Inconnu. On voit bien cependant que cet exposé est de pure littérature et que son auteur mériterait le coup de bâton qu'administreraient si volontiers les Maîtres Zen à leurs disciples. Mais les Occidentaux ont été à ce point sevrés de «bonne parole», jouons sur les mots, qu'il ne faut pas se priver de ressasser un bréviaire qui répète ad nauseam une Vérité qui n'est vraie pourtant que lorsqu'on l'accomplit et alors les mots ne sont plus, réellement plus que flatus vocis, des sons !

(1) La lecture des *Essais sur l'Expérience Libératrice*, de R. GODEL, réédités par les Editions Présence est une excellente introduction au sujet. Aujourd'hui, grâce au *Je suis de Sri Nisargadatta Maharaj* (Ed. des Deux-Océans) nous pouvons profiter de l'Enseignement le plus complet sur la question.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 43

SES DISCIPLES LUI DIRENT :

QUI ES-TU, TOI QUI NOUS DIS DE TELLES CHOSES ?

— PAR LES CHOSES QUE JE VOUS DIS,

NE SAVEZ-VOUS PAS QUI JE SUIS ?

MAIS VOUS, VOUS ETES COMME LES JUIFS :

ILS AIMENT L'ARBRE,

ILS DETESTENT SON FRUIT ;

ILS AIMENT LE FRUIT,

ILS DETESTENT L'ARBRE.



Les disciples restent obsédés par la personne de JESUS. Ils n'ont cessé de lui avoir trouvé une filiation, qu'elle soit du ciel ou de la terre, mais de préférence du ciel.

Comment, dans ces conditions, trouveraient-ils le sens des paroles de Jésus ? Comment abandonneraient-ils le poids de leurs personnes pour devenir transparents comme Jésus, pour devenir Jésus lui-même.

Car c'est à cela que Jésus m'invite : l'entreprise de me dépouiller de la personne, libération certes, mais laborieuse et douloureuse comme la naissance et la mort.

C'est à ce prix seulement que je peux comprendre les paroles de Jésus, les faire miennes, réaliser ce que Jésus annonce dans les deux premiers Logia. L'interprétation des paroles de Jésus ne peut se suffire d'une compréhension intellectuelle et affective; elle exige le choix absolu, fait d'un cœur non partagé, débarrassé des doutes et des contradictions.

Mais si je me suis reconnu JESUS, je n'aurai plus besoin de demander : Qui-es-tu ?

Marie-France Henry



Au-delà des idéologies illusoire, le drame de l'existence humaine se déroule entre l'Être et l'Avoir.

L'«avoir» nous plonge dans d'infinies complexités. J'ai été créé, me dit-on, par quelque Dieu mystérieux et je dispose, dès ma naissance, d'un nom, d'une famille, éventuellement d'un certain revenu... Pour mon entourage, je suis une *personne*, dotée d'attributs et de relations humaines, bref, tout un «avoir» qui m'assure une identité et qui permet à la société de me *situer* dans le monde.

Mais voici qu'un étrange envoyé dont le langage, aujourd'hui comme hier, est bouleversant remet en question cette soi-disant

identité : «Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas *qui* je suis ?». Pas question ici de références sociales. Comme Bouddha, comme Ramana Maharshi, Jésus tente de libérer par son exemple ses disciples de tout conditionnement paralysant.

Ils veulent faire de lui le prophète indéfiniment attendu d'un «peuple élu», celui qui devrait leur assurer et tout d'abord leur promettre des «lendemain qui chantent». Et voici qu'il n'est que ce qu'il dit et justement il ne dit rien d'un tel avenir. Les attendra-t-on longtemps les «lendemain qui chantent»! Nous trouverons dans l'un des canoniques un témoignage de la surprise déçue de l'auditoire et du Maître : «Voilà si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas encore, Philippe ? » (Jean, 14, 9).

Il assure, par ailleurs que loin d'être issu d'une lignée prestigieuse, il n'est qu'un errant (42), sans foyer (86), sans famille (55)...

Mais ce révolutionnaire au sens le plus radical du terme va beaucoup plus loin : «Vous êtes comme les Juifs...» Dures paroles, d'un juif à d'autres juifs et dont la résonance cosmique atteint chacun de nous... Son refus de tout partage nous permet de discerner le malentendu fondamental qui provoquera la déviation du judéo-christianisme par rapport à la gnose universelle. Avec humour et simplicité, Eckhart dans son langage chrétien reprendra le même thème: «On trouve des gens à qui Dieu plaît d'une façon et ne plaît pas de l'autre. Je n'y trouve pas à redire mais ces gens-là font absolument tort à Dieu. Qui veut prendre Dieu comme il convient doit le prendre également en toutes choses, dans la bonne et mauvaise fortune, dans l'affliction comme dans la joie. Tout doit lui être égal...» Fruits doux, fruits amers, fruits doux-amers, on doit accepter l'arbre et ses fruits... Entre autres significations, l'arbre est le symbole du Soi et Jung l'a retrouvé en tant qu'union des contraires dans certains dessins de ses patients.

C'est donc d'unité que Jésus entretient son auditoire incompréhensif, cette unité que Eckhart — encore lui ! — proclamait fermement dans l'une de ses propositions condamnées : «Dieu est un sous toutes les formes et sous tous les rapports, en sorte qu'il ne peut être trouvé en lui nulle pluralité réelle ou de raison; qui-

conque voit dualité ou voit distinction ne voit pas Dieu, car Dieu est un, hors du nombre et au-dessus du nombre et il ne compose pas l'unité avec qui que ce soit...»

Jésus n'est pas un «partageur» (61; 72) et la nostalgie de l'unité habite tous ceux qui ont «engendré *cela*» en eux (70). Le Réalisé ne sort pas de la chambre nuptiale (104) et n'est autre que «ce qu'il dit».

S'agit-il de morale ? Non, mais d'authenticité. Celui qui sait qui il est ne saurait mentir et c'est là le conseil fondamental du Maître à ses disciples (6, 7). C'est là toute son éthique, d'application bien malaisée, convenons-en, dans un monde où règne le mensonge le plus grave, particulièrement tragique dans ses conséquences, étant la trahison, parfois délibérée, du simple message d'un authentique «éveillé».

Message simple en effet puisque nous nous avisons aujourd'hui que nous n'avons rien d'autre à faire qu'à jeter nos masques et à renoncer à notre «personne» en faveur de cette transparence qui est la marque de notre Etre profond.

Paule Salvan



«Si vous étiez totalement simples, il vous suffirait d'ouvrir les yeux pour voir votre esprit originel, tout comme vous voyez la lumière du soleil», nous dit le vieux Tcheng.

Les disciples ne sont pas simples ; Jésus leur reproche d'être sous l'emprise du dualisme: bien — mal, beau — laid, arbre — fruit, fruit — arbre. Ils ne voient pas par eux-mêmes, en eux-mêmes et ont besoin de références extérieures :

Qui es-tu, toi qui nous dis de telles choses ? (log. 43)

Qui se fera grand sur nous ? (log.12)

Quel jour te manifesteras tu à nous

et quel jour te verrons-nous ? (log. 37)

Quel jour le monde nouveau viendra-t-il ? (log. 51)

Vingt-quatre prophètes ont parlé en Israël (log. 52)

Dis-nous qui tu es, afin que nous croyions en toi (log. 91)

Viens, prions et jeûnons (log. 104)

Le Royaume, quel jour viendra-t-il ? (log. 113)

Mais moi — car c'est bien de moi qu'il s'agit, et, parler des disciples, c'est encore une façon parmi d'autres d'esquiver la vraie question — est-ce que je me contente réellement, honnêtement, de ce que Jésus dit ? Il me dit d'interroger le petit enfant de sept jours. Il m'enjoint de me dépouiller de mes vêtements afin de me *voir*. Il me répète que *ce que j'attends est déjà là, mais que je ne le vois pas*.

Vais-je continuer à cacher les clefs de la gnose avec mes références dilatoires ? Vais-je, comme le chien, rester couché dans la mangeoire et empêcher les bœufs de manger ?

Oui ou non, vais-je continuer à attendre ce qui est déjà là ? Ma folie est-elle à ce point enracinée que je ne vois pas l'absurdité de ma situation ?

Jésus ne s'embarrasse pas de contextes religieux, culturel ou historique. «Celui qui m'a vu, a vu le Père», dit-il à Philippe (Jean 14.9) ; à Salomé, il dira «je suis Celui qui est, issu de Celui qui est égal» (log. 61). Si j'adhère avec une totale simplicité à ce qu'il dit de Lui, je ne peux pas compliquer les choses en ce qui me concerne. C'est désarmant de simplicité :

Celui qui boit à ma bouche
sera comme moi ;
moi aussi, je serai lui,
et ce qui est caché lui sera révélé. (log. 108)

Oui, mais devenant Lui, j'abolis ainsi les différences, je perds ce qui fait que je suis moi et non Lui, je renonce à ma personne donc à tous les éléments constitutifs de cette personne : avoir, savoir, vouloir, pouvoir. Et pourtant, c'est bien cela que je dois faire : me délivrer de ma personne et non la sauver, comme m'y invite Nisargadatta, autrement dit : lâcher prise.

J'ai à m'en remettre totalement, sans réticences, pour ma conduite et celle de mes affaires, à l'ordre et à l'harmonie cosmiques. Je ne suis plus un tel avec son histoire — ses histoires —, ses projets, ses mémoires. Placé devant le dilemme : je suis un tel ou JE SUIS, je choisis ici et maintenant. Je fais le plongeon.

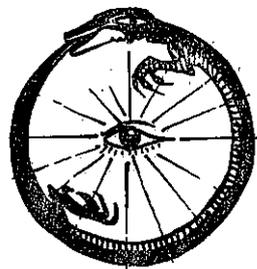
Les objections viendront en cortège me faire miroiter ce que je perds. Prévenu, je ferme la porte «au nez des années mortes». Et... voici que «les montagnes qui n'étaient plus des montagnes, sont à nouveau des montagnes...» mais tellement plus gratifiantes.

Emile Gillibert



La lecture du logion 43 livre deux leçons : Jésus nie la représentation que certains disciples attendent de lui, probablement comme Messie promis dans leur tradition. Or Jésus est homme et Un, c'est-à-dire figure humaine du Père et de la Vérité que ses paroles proclament. Le reproche étant lancé sans complaisance à la face des disciples, Jésus y ajoute une critique du dualisme causal et de l'attachement. Il semble que l'un n'aille pas sans l'autre. Le dualisme consiste en la séparation des termes qui sont imaginés sans autre lien entre eux que le principe fictif de la causalité uni-linéaire. Cette illusion s'aggrave du fait de la préférence accordée à l'un des termes et de l'aversion dans laquelle on tient l'autre. Rappelons-nous cette question depuis toujours destinée à électrocuter le mental : « Qui est premier de la poule ou de l'œuf? ». Il n'y a pas de causalité telle que la conçoit un mental grossier, les choses vont ensemble comme l'océan, le vent, la vague, le mouvement, l'écume... et la partialité, comme son nom l'indique, est une vision erronée qui détruit la réalité et l'expérimentateur. Néanmoins soyons sincères : nous prisons le plaisir et fuyons la douleur, alors que l'un est le révélateur de l'autre et vice-versa. Jouissance et souffrance ont le même centre et elles ont le même sens, quoiqu'inversé, par rapport à la sensibilité d'un moi. L'ego est le centre et le choix, moi partageur qui tantôt dit « oui », tantôt « non »... « Oui » seul libère parce que la sensation ne concerne que le corps, qu'elle instruit, pas la conscience-témoin qui est reflet de l'Être. C'est en ce témoin neutre et attentif que s'inscrivent toutes les bénédictions, témoin-« passant », souverain de l'éphémère parce qu'établi dans l'immuable où l'Un réalise la parenté subtile et insécable des multiples.

R. Oillet





Notre culture occidentale est, que nous le voulions ou non, imprégnée par le judaïsme, le christianisme n'en étant qu'un nouvel éclairage ! Je ne sais pas si c'est le judaïsme qui nous a donné notre méthode de penser, ou si c'est notre méthode de réfléchir qui a donné le judaïsme ? J'opterai pour l'idée que le judéo-christianisme correspond très bien à notre système de réflexion et c'est ce qui en a fait le succès. C'est cette correspondance qui permet à la culture occidentale d'envahir le monde. Mais c'est aussi un danger pour l'homme qui voudrait être «vivant» de se laisser submerger par sa méthode de réflexion. Il nous est très difficile, à nous humains, de nous défendre contre notre programmation, une programmation dont nous avons de la peine à nous rendre compte. Dès que notre mécanique se met en route, nous isolons l'arbre par rapport à son fruit et immédiatement nous donnons une préférence à l'un par rapport à l'autre, nous nous situons, nous aimons l'un et détestons l'autre. En séparant ainsi, en comparant l'arbre et son fruit, nous nous limitons au niveau de Jacques le juste et de son ciel et sa terre ! C'est ça le Monde : le fait que notre esprit compare deux éléments d'un tout ! Dans l'ensemble, nous avons isolé quelque chose, isolement purement intellectuel, et par là nous avons permis au processus de se développer et de nous bloquer au niveau du Monde.

C. Schlumberger





RECHERCHES

LES PROPOS DU VIEUX TCHENG ⁽¹⁾

Le vieux Tcheng a dit :

Moi le vieux Tcheng, je n'interviens pas pour maintenir, modifier ou changer le cours des choses en suivant les désirs de l'esprit singulier. Point de garde ni de révolte, mais seulement l'acte nécessaire. Si je me comporte d'une manière différente avec vous, crânes tondus, c'est pour qu'enfin vous osiez voir l'esprit originel directement par vous-mêmes au lieu de toujours le chercher par l'intermédiaire de gaillards morts ou la fréquentation d'étourdis tels que moi.

Ma façon à moi, c'est de vous secouer comme l'arbrisseau au vent de la montagne. Ce faisant je romps tous vos états et vous voilà tout désemparés, n'ayant plus rien à quoi vous raccrocher. Mais parce que je sape toutes vos petites sécurités et qu'ainsi vous voilà remplis de peur, vous dites pour vous rassurer de nouveau que je pêche contre la Loi et les convenances et ne suis qu'un vil blasphémateur. Vous continuez ainsi à vous agripper désespérément à l'apparence et à l'accessoire au lieu de les laisser vous quitter d'eux-mêmes sans chercher à les retenir.

Mes paroles ne trouvant pas d'écho en vous, alors je vous joue un tour et vous dis qu'elles viennent d'un gaillard célèbre, mort depuis des siècles. Mais vous ne comprenez pas davantage qu'elles vous concernent directement dans l'immédiat. Au contraire vous vous en saisissez comme d'une chose précieuse, bonne à conserver et à cultiver. Crânes tondus, à vous accrocher à

(1) Reproduction avec l'aimable autorisation de la Revue ETRE

des futilités, vous gaspillez votre vie pour rien et l'évidence de l'esprit originel vous échappe. Quel naufrage pour vous !

★

Crânes tondu, l'esprit originel n'apparaît pas quand le sommeil vous quitte et ne disparaît pas quand il vous prend. L'esprit originel n'est rien et ne dépend en rien de ce qui varie et meurt.

Si l'esprit originel était véritablement votre seule affaire, vous verriez tout ce qui varie et meurt de la même manière que vous percevez les mouvements que les danseurs impriment aux oriflammes et vous vous attacheriez seulement à chercher sans trêve ce qui en vous ne varie ni ne meurt et quand vous l'auriez trouvé alors il n'est pas un seul des mille mondes qui serait capable de vous en détourner seulement l'instant d'un éclair dans vos pensées et de vous en écarter seulement l'espace d'un trait dans vos actes.

Vous croyez aspirer à l'esprit originel mais ce sont les satisfactions de la condition, du savoir et du mérite que vous cherchez. A cause de cela, crânes tondu, vous êtes entièrement sous le charme de tout ce qui en vous et hors de vous varie et meurt.

Voilà pourquoi les paroles du vieux Tcheng passent à travers vous sans laisser d'empreinte, comme les oiseaux qui ne laissent pas de traces dans le ciel.

★

Crânes tondu, tout ce que vous pensez et dites à propos de l'esprit originel ne sont que les divagations de vos petits esprits singuliers. Ce qui spontanément est apporté en vous par la nature vous n'y répondez qu'après l'avoir interprété au moyen de tout ce que vous avez placé au-dessus de vos têtes.

Crânes tondu, à être aussi artificiels que les dragons qu'on fabrique pour les fêtes, comment pouvez-vous espérer voir l'esprit originel dans sa spontanéité ?

★

Dans ma jeunesse, j'ai parcouru le pays en tout sens, me livrant à l'étude et à des pratiques. J'ai fréquenté des égarés qui s'imaginant être illuminés, ne faisaient qu'égarer les autres. Puis j'ai rencontré celui qui m'a permis de reconnaître toute la cangue inutile dont je m'étais chargé. Alors la véritable direction m'est apparue, et l'esprit originel est devenu ma seule affaire. Et un jour tout s'est soudainement écroulé dans l'Eveil.

Moi le vieux Tcheng, je n'imité pas tel ou tel, n'adhère à aucune croyance, ne suis l'adepte d'aucune école, et le disciple de personne. Dans ma nature véritable, je ne sais rien, je n'ai rien je ne suis rien, car là il n'y a pas de vieux Tcheng. Pour l'ordinaire, les choses auxquelles je participe s'écoulent d'elles-mêmes. Même l'esprit originel n'est plus mon affaire.

Les paroles que je prononce devant vous ne viennent pas des choses apprises.

Crânes tondus, je ne vous ai rien caché. Quel intérêt pour vous ? Rien que des fariboles !

Et le vieux Tcheng sortit

L'esprit originel a toujours été présent sous vos yeux. Vous n'avez rien à acquérir pour le voir car rien ne vous a jamais manqué pour cela. Si vous en êtes incapables c'est à cause de votre incessante jacasserie avec vous-mêmes et avec les autres. Vous passez votre temps à supposer, comparer, supputer, commenter, développer, expliquer, justifier et citer ce que vos petits esprits ont retenu et cru comprendre des Ecritures et des paroles de vieux bavards tels que moi, de préférence à celles de ceux à qui on a donné une fois morts, une telle autorité qu'elles ne sauraient plus désormais être mises en doute. Dans ces conditions comment pouvez-vous espérer voir l'esprit originel dans son instantanéité ?

Crânes tondus, parce que vous êtes agités comme des singes et passez votre temps à des futilités, votre existence s'écoule comme une eau fangeuse. Pas d'issue pour vous.

★

Dire que l'esprit originel n'est pas un pur néant sans être existant, voilà le verbiage. Penser à l'esprit originel voilà votre poison. Abandonner cette pensée et penser à l'absence de cette pensée voilà encore votre poison. Crânes tondus, vous êtes toujours à chercher avec votre pensée et vous ne faites rien d'autre que fabriquer des pensées. Penser qu'on peut voir l'esprit originel au moyen de la pensée, voilà votre perte.

Brûler de l'encens, réciter des sùtras, passer son temps à se prosterner contre terre ou à se surveiller pour rester immobile, fixer ou éliminer la pensée, voilà votre égarement. Crânes tondus, vous êtes toujours à intervenir et vous ne faites rien d'autre

que fabriquer des actes. Espérer qu'on peut voir surgir l'esprit originel au moyen d'actes, voilà votre illusion.
originel au moyen de sentiments, voilà votre erreur.

Vénérer le Bouddha, voilà le mal (de l'attachement). Rejeter le Bouddha, voilà le mal (de l'impiété). Crânes tonsus, vous êtes toujours à exprimer des émotions et vous ne faites rien d'autre que fabriquer des sentiments. Croire qu'on peut voir l'esprit originel au moyen de sentiments, voilà votre erreur.

Crânes tonsus, vous êtes persuadés que vous parviendrez à voir l'esprit originel de cette manière. Mais c'est vous et vous seul que vous attraperez ainsi et jamais vous entendez, jamais, l'esprit originel qui ne peut ainsi être saisi. Vous ne m'écoutez pas parce que vous voulez rester sourds et vous ne voyez pas l'esprit originel parce que vous voulez rester aveugles. Votre cas est désespéré.

★

Quand vous regardez les pensées des autres comme un bien précieux et sacré et que vous les apprenez, récitez et transcrivez avec recueillement et vénération pour les transmettre comme un grand secret, voilà ce que j'appelle être enchaîné au-dessous des pensées.

Quand vous cultivez les pensées de votre petit esprit, les regardant comme une chose rare, digne d'être conservée et manifestant une susceptibilité de catin si on ne les respecte pas ou si on commet en les rapportant l'erreur la plus infime, voilà ce que j'appelle être enchaîné par les pensées.

Quand les pensées des autres et les vôtres vous apparaissent comme des vagues de la mer qui vont et viennent, sans qu'aucune soit supérieure ni inférieure aux autres, et sans qu'aucune vous affecte, mais en gardant toutefois celle d'avoir atteint un état de parfaite quiétude, voilà ce que j'appelle errer au-dessus des pensées.

Quand nulle pensée ne retient plus l'attention parce que l'évidence est née qu'en ce qui concerne l'esprit originel il n'y a rien à conserver et rien qui puisse être obtenu par la pensée, voilà ce que j'appelle être au seuil de l'esprit originel.

Etre dans le non-temps, le non-lieu, la non-forme, le non-mouvement et la non-pensée et connaître ce qui est perçu en l'absence de toute perception, voilà ce que j'appelle voir l'esprit originel.

★

Quand vous auriez étudié toutes les Ecritures et tous les traités de tous les patriarches, rencontré tous les Eveillés et maîtrisé toutes les pratiques et les forces mystérieuses, si vous ne voyez pas l'esprit originel, même si vous êtes devenus des sommets de spiritualité, de sainteté et de science, votre vie, crânes tondus, ne sera jamais qu'un futile amusement.

★

Les paroles tracées sur ce rouleau et que je viens de lire :

- si je vous dis qu'elles sont du Bouddha, vous les considérez comme sacrées et vous voilà remplis de vénération et de crainte.
- si je vous dis qu'elles sont de Bodhidharma ou d'un grand patriarche, vous voilà remplis d'admiration et de respect.
- si je vous dis qu'elles sont d'un moine inconnu, vous ne savez plus ce qu'il faut penser et vous voilà remplis de doute.
- si je vous dis qu'elles viennent du moine des cuisines, vous éclatez de rire en pensant que je viens de vous jouer un bon tour.

Ainsi, ce qui compte pour vous, ce n'est pas la vérité que portent ces paroles, mais seulement l'importance qu'il convient de leur accorder suivant la notoriété de celui à qui on les attribue. Vous êtes incapables de voir par vous-mêmes mais seulement selon ce qu'il convient d'éprouver et de penser selon l'opinion de ceux que vous avez placés au-dessus de vos têtes. Vous êtes toujours en train d'ajouter aux choses, de les altérer, et de les falsifier. C'est pour cela que vous êtes impuissants à voir l'esprit originel sans référence à qui ou quoi que ce soit. Crânes tondus, vous n'êtes que des truqueurs. Votre cas est désespéré.

Et le vieux Tchong quitta la pièce

★

Vous avez entendu dire que pour voir l'esprit originel votre petit esprit doit être vide. Alors vous voilà à rester assis, raides comme un bambou, à regarder le mur, la langue contre le palais, cherchant à arrêter vos pensées. Vous parvenez ainsi à une absence de pensées que vous prenez pour la vacuité de l'esprit originel. L'instant d'après le tourbillon de votre petit esprit recommence comme au sortir du sommeil. Dans l'absence de pensées, quel avantage ? Et si un éclair lumineux vous secoue, vous voilà en train de sauter sur place comme un jeune cheval, en criant que vous avez vu l'esprit originel, que vous avez éprouvé quel-

que chose d'immense et que vous êtes un grand privilégié. A avoir été frappé comme par la foudre, quel bénéfice ? Tout cela n'est que prouesses juste bonnes pour le cirque.

★

Crânes tondus, si vous persistez dans votre manie et votre prétention à vouloir atteindre et posséder quoi que ce soit, votre cause est perdue.

(Suite dans le prochain Cahier)

LE SECRET DE DANTE

La réimpression d'un ouvrage publié en 1950 ⁽¹⁾ retrace fort opportunément pour le lecteur d'aujourd'hui la biographie tourmentée du grand Florentin telle qu'on peut la reconstituer à l'aide de documents malheureusement rares. Sur la page de titre, le visage paisible, tel que l'a vu Giotto, de ce médiéval dont l'œuvre nous touche au plus vif. On lira avec agrément cet ouvrage où la personnalité de Dante, confrontée à un milieu toscan trop étriqué pour le comprendre, se dégage avec force. Personnalité attachante, peu suspecte d'angélisme, puisque la période «mondaine» qui s'écoule après la mort de Béatrice ramène le poète à une dimension humaine assez surprenante et pour certains choquante dans la mesure où l'érotisme s'y manifeste. Il semble d'ailleurs que Dante, à d'autres égards, inquiète son biographe qui tient à le laver de tout soupçon d'hérésie.

Cette lecture pourtant nous laisse sur notre faim. Dante était-il ce personnage respectueux des dogmes et soucieux seulement de dénoncer les abus trop évidents de certains dignitaires ecclésiastiques ? Partisan d'un juste équilibre entre un Empire chargé du temporel et une Papauté vouée au spirituel, était-il pour autant facile à suivre en profondeur dans sa démarche intérieure ? Dépourvu, selon l'auteur, de «perspective historique», était-il aussi loin de nous que l'imagine son biographe ? On appréciera, certes, l'hommage rendu au «citoyen du monde» et au

«poète de l'Unité». Mais ne peut-on aller plus avant dans la profondeur géniale d'une œuvre unique ? Le fulgurant itinéraire initiatique tracé par la *Divine Comédie* ne transcende-t-il pas étrangement les données de la théologie médiévale et... la perspective historique elle-même ?

Dès 1957, René Guénon avait pressenti cette autre dimension et consacrait à l'*Esotérisme de Dante* (2) un ouvrage où le mystère d'une destinée singulière entre toutes laisse deviner l'appartenance du poète à ce grand courant souterrain qui n'a cessé de s'écouler en marge de l'exotérisme officiel aujourd'hui gravement remis en cause. C'est évidemment ce Dante-là qui intéresse les lecteurs de Métanoïa, celui-là même qui nous engage à chercher dans son œuvre un sens caché : «O vous qui avez l'intelligence saine, considérez la doctrine qui se cache sous la voile de ces vers mystérieux...» (*Enfer*, IX, 61-63). N'avait-il pas, dans une œuvre antérieure, affirmé que ses écrits pouvaient comporter quatre sens ? Au sens poétique littéral, au sens philosophico-théologique, au sens politique et social s'adjoint, selon Guénon, un quatrième sens «initiastique et métaphysique en son essence». Or, rappelle-t-il, «la métaphysique n'est ni païenne ni chrétienne; elle est universelle...»(2) D'où l'introduction de thèmes et de personnages appartenant à l'Antiquité gréco-romaine et notamment le Maître vénéré : Virgile en personne. A cela, il faut ajouter les mystérieuses résonances qui s'établissent avec le soufisme et la poésie mystique arabe d'une part, avec les Templiers et les Rose-Croix d'autre part. Il paraît certain que l'appartenance de Dante à la *Fede Santa* le rattache à une tradition hermétique conservée par ses amis, les Fidèles d'Amour. Riche en aperçus révélateurs, l'ouvrage de Guénon rappelle toutefois qu'on ne peut trop s'aventurer dans ces développements qui demeurent au Moyen âge, rigoureusement secrets. Le message ésotérique de la *Divine Comédie* devait toutefois, si l'on en croit Boccace — légende ou vérité ? — jouir d'une protection surnaturelle puisque le poète réussit après sa mort à guider au moyen d'une vision onirique la recherche de ses fils en quête des derniers feuillets égarés du *Paradis*...

L'ouvrage récent très riche et très dense de Jacqueline Risset (3), étude littéraire savante et fervente à la fois, laisse transparaître ce quatrième sens et permet d'aborder un poème particulièrement complexe à la faveur d'une géométrie où nous

reconnaissons les symboles sacrés. Elle révèle d'autre part avec bonheur l'union d'un langage créé par le poète à partir de son dialecte natal avec l'irrésistible élan d'une pensée à multiples facettes. Cet exilé, qui tant souffrait du traitement que lui infligeait son ingrate patrie, était capable de se permettre toutes les audaces, de braver également tous les risques, celui, entre autres, qui menaçait d'échec cette langue dite «vulgaire» à laquelle il sut conférer la précision et la richesse du classicisme et mieux encore, à grands renforts de néologismes et d'invention poétique, de l'adapter à l'éternel présent. Merveilleux langage qui unit la ferveur occitane à la mystique italienne renouvelée par le souffle inspiré de la poésie arabe.

«Incipit Vita nova» annonce le poète après la mort de Béatrice qui, transfigurée, va déterminer son destin spirituel qui est d'Amour. Ainsi *La Vita nuova* dessine la structure de la *Divine Comédie*. De *cercle* en *cercle*, la *spirale* va se dérouler. Le voyage initiatique, qu'il s'agisse d'une vision poétique ou d'une sorte de révélation onirique, est ressenti par le poète comme une expérience vécue en son corps, en son âme et en son esprit, bref par la totalité de son Etre. Superbement ignorant, c'est vrai, de la fameuse «perspective historique», Dante ne connaît pas de frontières religieuses ou autres et parle à l'occasion comme un grand soufi : c'est ainsi que J. Risset a pu relever une certaine identité de langage entre *la Divine Comédie* et le *Traité de l'Unité*.

Après son angoissant séjour dans la «forêt obscure», le poète commence son voyage par le plus sombre et le plus connu des parcours : cet *Enfer* qui a fasciné les poètes, Lautréamont entre autres. Non seulement Dante connaît le mal, mais il participe au Mal à la faveur d'une sympathie intuitive qui l'atteint *physiquement*. Plus important que les «règlements de compte» avec ses ennemis politiques, cette plongée dans les sphères de l'ombre le contraint à une descente virtuellement compensée par une montée verticale, ce qui peut symboliser la coexistence des contraires. Il doit connaître, et il connaît effectivement le Mal absolu dont il fait l'expérience brûlante. Et puisqu'un quatrième sens demeure ouvert, pourquoi serait-il interdit de voir dans l'éternelle malédiction la *mort de la personne* que compor-

te toute vie nouvelle ?..

Et voici que le passage au Purgatoire va marquer — centre crucial de l'expérience — le *changement de sens* qui s'opère dans un climat de musique et de poésie. A l'approche de Béatrice, la Vie nouvelle prend toute sa dimension. L'erreur, les erreurs se dissipent, y compris l'infidélité passagère à la mémoire de Béatrice. L'amour courtois n'atteint-il pas désormais un autre plan?

Transumanar — transcender l'humain, n'est-ce pas là l'objet suprême de ce voyage éclairé par le sourire de plus en plus radieux de la Sophia — Béatrice qui, ayant pris la succession de Virgile, hélas voué à la zone infernale, engage son protégé à diffuser dès son retour sur terre la connaissance qu'il a durement acquise : «Ecartant tout mensonge, raconte fidèlement ta vision et laisse les gens se gratter où ils ont la gale; certes, si, au premier goût, ta parole doit être importune, elle laissera ensuite une nourriture de vie quand elle aura été digérée». Dante, *celui qui donne*, est donc chargé de mission, mais il se confirme que la connaissance n'est destinée qu'à ceux qui sont dignes de la recevoir, qu'il s'agit bien d'un enseignement secret et que les curieux sont indésirables : «O vous qui, désireux de m'écouter, avez dans une petite barque suivi mon navire qui vogue en chantant, retournez voir vos rivages, ne prenez pas la haute mer ! car peut-être en me perdant resteriez-vous égarés».

Le voyage se poursuit donc à travers les neuf cieus mobiles d'une cosmologie divine. Guidé par Béatrice dont le rayonnement devient de ciel en ciel plus insoutenable, le poète aborde successivement le domaine des planètes, des étoiles et des hiérarchies angéliques, saluant au passage, en termes de compassion méprisante notre chère «planète bleue» «la petite aire qui nous rend si féroces...» Il est désormais bien loin de la terre, tout à l'ivresse d'un voyage où l'érudition littéraire et théologique a souvent masqué, pour le lecteur indifférent, l'élan rythmé du jeu divin, ce jeu qui donne son sens plein au mot de Divine comédie.

Et pourtant le quatrième sens, ici transparent, ne nous invite-t-il pas à suivre, entre autres merveilles, la danse des sages, «semblables à des dames qui ne quittent pas la danse mais s'arrêtent silencieuses jusqu'à ce qu'elles aient entendu les notes nouvelles...» (*Paradis*, X, 79).

Quand le poète aborde enfin l'Empyrée, Béatrice dont le rayonnement est désormais indicible cède le pas à Saint Bernard, serviteur de la Vierge Marie. Le voyageur parvient au point central de la rose mystique *immobile* au cœur des cercles tournoyants.

Puisque nous sommes invités à sonder le sens caché du poème, pourquoi nous, lecteurs du 20^e siècle, ne verrions-nous pas dans ce point d'arrivée l'issue d'un voyage intérieur vers le Soi? Et l'image finale de la rose — fleur et cercle à la fois — immobile dans le mouvement cosmique n'évoque-t-elle pas impérieusement un mandala où se rejoignent mouvement et repos? Image propre à la méditation dans le silence ultime puisque, avoue le poète, *transumanar* (outrepasser) signifie que l'on a rejoint l'indicible.

Pourquoi d'autre part ne reconnaitrions-nous pas dans cette promotion de la femme, la Sophia-Béatrice, un hommage rendu à l'éternel féminin, le rôle de la Déesse mère étant dévolu à la Vierge afin de satisfaire aux exigences du mythe chrétien?

Quelles que soient les hypothèses que nous pouvons oser en ce qui concerne la démarche énigmatique du poète, une certitude demeure : la clé du mystère est dans cet Amour qui, dit-il, fait tourner son désir et sa volonté «comme une roue qui se meut d'un mouvement uniforme, l'Amour, qui meut le soleil et les autres étoiles» (*Paradis* XXII, 142-145).

Il est permis de supposer que le lecteur indifférent que nous avons évoqué a délaissé, avant cette fin grandiose, le poème sacré et a décidé, sans plus ample examen, de voir dans cette troisième partie un Paradis saint-sulpicien! Et ceci nous conduit à mentionner l'intéressant chapitre de l'essai de Jacqueline Risset intitulé «Histoire d'une absence». Alors qu'une abondante littérature est consacrée un peu partout à l'œuvre du grand poète méditerranéen, les réactions françaises sont rares et décevantes. Du mépris de Voltaire à l'admiration souvent fondée sur des malentendus des Romantiques, on est surpris de constater que le lecteur français n'est guère sensible à l'envergure de cette poésie inspirée.

Il est vrai que les meilleures traductions sont impuissantes à épouser le rythme irrésistible du vers toscan. Ceux d'entre nous qui savent assez d'Italien pour pouvoir suivre avec, éven-

tuellement, l'aide d'un texte bilingue ⁽⁴⁾ le poème sacré pourront savourer le charme inouï et la fraîcheur d'une langue qui passe de la verdure familière et de la chaleureuse poésie bucolique au « parler subtil » de l'initié.

Car c'est bien d'un initié qu'il s'agit, même si rien ne nous permet à l'heure actuelle, de déchiffrer son secret. Cette impuissance, J. Risset en fait l'aveu d'entrée de jeu : «Aucune œuvre sans doute autant que celle de Dante ne donne l'impression d'un secret qui échappe. Cette impression naît de la lecture même, qui avance constamment de la surprise conceptuelle et l'émotion linguistique vers un but constamment déporté d'autant plus mystérieux qu'il est clairement énoncé et *apparemment* défini dans un *code* religieux et historique précis rigoureusement établi et minutieusement respecté par l'auteur».

Acceptons donc cette énigme avec une profonde gratitude pour celui qui nous l'a proposée. Le silence du mandala final nous invite à conclure que l'approche poétique est peut-être la seule expression possible du grand mystère métaphysique.

Paule Salvan

- (1) MADAULE (Jacques). - Dante et la rigueur italienne. - Bruxelles, Ed. complexe, 1982 (Copyright 1950).
- (2) GUENON (René). - L'Esotérisme de Dante. - Paris, Gallimard, 1957 (Tradition. 7).
- (3) RISSET (Jacqueline). - Dante écrivain ou l'Intellecto d'amore. - Paris, Ed. du Seuil, 1982.
- (4) DANTE. La Divine Comédie. Texte établi, traduit, présenté et annoté par André Masseron (avec les dessins de Botticelli). - Paris, Club français du Livre; 1964 3 volumes.



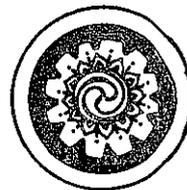
VOIES DE GNOSE : TRANSPARENCE

La transparence correspond à un état de présence de l'Un manifesté en un point de conscience circonscrit dans l'espace-temps humain mais non obscurci par l'affirmation illusoire d'un moi séparé. La transparence est vide de choix, de préférence et donc de peur, d'attente, de vouloir-vivre : en elle tout passe et rien n'est retenu. En admettant qu'il demeure un sujet, et ce qu'il convient d'appeler une expérience, cette situation impliquant la permanence de la dualité, la transparence est absence de dualisme qui «opacifie» l'expérience. De même la multiplicité y est perçue sans volonté de séparation et de rejet. Mémoire sans barreaux et connaissance sans comparaison, la transparence caractérise un état où rien n'entrave la mouvance ou le devenir des choses, où aucune modalité de la conscience n'est érigée en absolu. La transparence est la qualité d'une liberté qui consent aux conditions de la manifestation et, du même coup, s'en libère.

La lumière de l'intelligence discriminante est transparente : on y voit l'algue et le poisson sans oublier l'océan qui les contient. Peut-on se représenter une mémoire se fortifiant de l'oubli, une richesse sans accaparement, une raison embellie de folie ? C'est l'état d'un présent impérissable, champ ouvert à tous les possibles.

La transparence est l'immatérialité où le réel imprime son visage idéalement beau. Elle est la suprême innocence, la source de l'amour ; joie sans objet. En elle, à travers elle, s'accomplit l'initiation inlassablement recommencée du mystère de la Vie, en elle se réfléchit la méditation sans conclusion de ce qui est. Elle est l'image purifiée de l'homme parfait et donc le miroir de l'Absolu informel. La transparence est l'état de Non-Deux, non-voilé d'apparence où le paraître et l'Être se fécondent avec bonheur.

R. Oillet



Le Témoin dans l'enseignement de Sri Nisargadatta Maharaj

Le choix de ces quelques textes rendra encore plus évident le caractère à la fois traditionnel et original des enseignements du Sage de Bombay. Ces extraits complètent ceux précédemment parus dans le Cahier n° 31. Ce qui frappera le plus, sans doute, c'est la déclaration concernant l'identité de la personne et du témoin : «un même état» (p. 421) mais un état vécu en sens inverse, soit en harmonie avec le Réel, soit en rupture avec lui par suite d'un malentendu. C'est au chercheur de résoudre l'énigme de l'existence de sa pseudo-entité car «Autre que Lui n'est pas»... Cependant, Nisargadatta nous aide à assainir le mental et sa parole nous accompagne dans la bonne direction, celle de la compréhension libératrice. Mais la Vérité est au-delà des mots, au-delà de la contradiction : elle se trouve en sautant par-dessus l'écheveau des inconciliables rationnels.

M — Tant que nous nous imaginons des personnes complètement séparées l'une de l'autre, nous ne pouvons pas saisir la Réalité qui est essentiellement impersonnelle. Il nous faut nous connaître d'abord comme des témoins, des centres d'observation sans dimension ni durée, et ensuite, réaliser cet océan de pure Présence qui est à la fois mental et matière, et au-delà des deux.

Q — Quoi que je puisse être en réalité, je me sens, malgré tout, une petite personne séparée, (...)

M — Que vous soyez une personne est dû à l'illusion du temps et de l'espace ; vous vous imaginez être en un point donné, occuper un volume donné ; votre personnalité est due à votre identification au corps. Vos pensées et vos sentiments existent dans la succession. Ils ont une durée dans le temps et ils sont ce qui fait que à cause de la mémoire, vous vous imaginez avoir une durée... (P. 220)

M — La personne n'est jamais le sujet. Vous pouvez voir une personne, mais vous n'êtes pas la personne. Vous êtes toujours le Suprême qui apparaît à un point donné de l'espace et du temps

en tant que témoin, spectateur, un pont entre la présence pure du Suprême et la conscience multiple de l'individu... (P. 79)

M — ...Le témoin qui est pris aux rêts de ce qu'il perçoit est la personne ; le témoin qui se tient à part, indifférent et intangible, est la tour de guet du réel, le point auquel l'Éveil, inhérent au non-manifesté, entre en contact du manifesté. Il ne peut y avoir d'univers sans témoin, il ne peut y avoir de témoin sans univers... (P. 370)

M — ...En réalité, il n'y a qu'un seul état ; quand il est dénaturé par l'auto-identification, il est appelé une personne, quand il est coloré par la sensation d'existence, c'est le témoin ; quand il est incolore et illimité, nous l'appelons le Suprême... (P. 421)

M — ...Le témoin est la réflexion du réel dans toute sa pureté. Il est fonction des qualités du mental. Là où prédominent la clarté et le détachement, la conscience-témoin vient à être... (P. 190)

M — Demeurez le pur témoin jusqu'à ce que sa vision même se dissolve dans le Suprême... (P. 421)

M — Quand je regarde au travers du mental, je vois d'innombrables gens. Quand je regarde au-delà du mental, je vois le témoin. Au-delà du témoin, il y a l'intensité infinie de la vacuité et du silence. (P. 374)

Q — Le témoin est-il réel ou irréel ?

M — Il est les deux. Il est le dernier vestige de l'illusion, le premier aperçu du réel. Dire : «je ne suis que le témoin» est à la fois vrai et faux ; faux à cause du «je suis», vrai à cause du témoin. Il est préférable de dire : «Il y a le regard-témoin». L'instant où vous dites «je suis», l'univers entier naît, en même temps que son créateur. (P. 381)

M — Le témoin ne fait qu'enregistrer les événements. Quand il y a suspension du mental, même la sensation «je suis» disparaît. Il n'y a pas de «je suis» sans mental... Toute expérience s'efface avec le mental. Sans le mental, il n'y a plus ni expérimentateur ni expérience... Le témoin se borne à enregistrer la présence ou l'absence d'expérience. Il n'est pas, en lui-même, une expérience, mais il en devient une quand la pensée «je suis le témoin» surgit... Dans la vision du témoin, dans la pure conscience ou dans la présence à soi, il n'y a pas la sensation d'être ceci ou cela. L'être non-identifié reste. (P. 178)

M — ...Ce n'est pas la personne qui fait la sadhana, elle n'est qu'agitation et résistance au but ultime. C'est le témoin qui agit sur la personne, sur la totalité de ses illusions passées, présentes et futures. (P. 377)

Cette double série de textes demande à être complétée par la citation suivante, qui donne la vraie mesure de la réalité humaine :

M — ...Vous n'êtes même pas un être humain... Vous êtes seulement un point de conscience coextensif au temps et à l'espace, et, au-delà des deux, la cause ultime, elle même sans cause... (P. 337)

Conte Bouddhiste

L'ESCARGOT

Dans le jardin potager d'un monastère bouddhiste, deux moines se promenaient, égrenant leur chapelet.

Ils rencontrèrent un escargot.

L'un des moines le prit et le posa délicatement sur une planche pour éviter de l'écraser.

— Oh, dit l'autre, cela est contraire au désir du jardinier qui défend ses salades

— C'est une créature du Bouddha de toute compassion qui a aussi droit à la vie, répondit le premier.

Ne pouvant se mettre d'accord, ils décidèrent de présenter le problème au Maître.

Le Maître écouta attentivement la plaidoirie du premier et répondit : «Tu as raison».

Puis il écouta aussi attentivement ce que le second avait à dire et répondit : «Toi aussi, tu as raison».

Ils partirent satisfaits chacun de son côté. Mais un petit moineillon, qui avait suivi toute la scène, n'était pas du tout satisfait. Comment pouvaient-ils avoir raison tous les deux puisqu'ils se contredisaient ?

Il s'adressa à son tour au Maître, qui l'écouta attentivement et répondit : «Et toi aussi, tu as raison».

DISCOGRAPHIE

JULOS BEAUCARNE... GNOSTIQUE ?

Pas facile de faire «avouer» à un chanteur, à travers ses chansons, s'il est «gnostique» ! ... A-t-il même jamais entendu parler de la Gnose..? Comment, dans cette hypothèse, «prouver» qui est gnostique et qui ne l'est pas ? Mais la Gnose — la Connaissance de ce qui est — n'est-elle pas le propre du poète ? Où puise-t-il son «inspiration» sinon dans ce «lieu sublime» où se cache le Secret de la Vie : Le Royaume du dedans et du dehors (log. 3).

Julos Beaucarne ne fait donc jamais ouvertement référence à la Gnose, et pourtant sa «Connaissance» est aussi impressionnante que l'est son humilité ! Il associe la Sagesse du Paysan qu'il est toujours resté à celle du Poète qu'il est très vite devenu. Pour lui, l'amour de la terre et des choses est identique à celui des hommes et des femmes... Il est ce «centre d'Amour en action» (Nisargadatta) en qui tout se lie et se délie incessamment ! Et de cela, il en a conscience : il suffit de l'écouter chanter, de lire son dernier livre («Mon terroir, c'est les galaxies»⁽¹⁾), ou d'aller lui rendre visite chez lui à Tourinnes-la-Grosse.

Julos n'emploie que des mots simples (c'est toujours l'homme de la terre qui s'exprime) qui n'évoquent en rien la métaphysique (comme c'est le cas pour Môrice Bénin par exemple. Cf. Cahiers n° 30)... Il est abordable directement par quiconque aime la terre, la vie et... l'amour ! Ses mots (et sa musique si tendre proche de la flûte des bergers) n'éveillent aucune sensation d'ordre mystique (il n'est pas comparable à Gérard Manset. Cf. Cahiers n° 31) qui nous donnerait la «vision» de cet «Ailleurs oublié»⁽²⁾ qu'il a fini par découvrir — comme un trésor caché — au bout du regard et du geste qu'il pose en permanence sur l'Univers entier.

Pour lui, l'homme pleinement réalisé ne peut que dire : «Tout est Amour». Et si la plupart des gens n'en ont pas conscience ou n'y croient pas), ce n'est dû qu'à l'aveuglement dans lequel l'Humanité est plus ou moins volontairement maintenue (log. 34).

Sa libération (Julos est incontestablement un être libéré) s'est faite (se fait) sans violence ⁽³⁾, sans «militantisme» aucun ! Il ne cherche pas à convaincre : il n'est que «poète, chanteur, et troubadour» comme il le dit lui-même. Les phrases les plus osées qu'il emploie sont du genre «Plus on aimera trop, moins ce sera assez» et sont d'une évidence incontestable. Elles égrènent toutes ses chansons et ne donnent, au plus endurci, qu'envie ... d'aimer ! On ne regarde plus le Monde (et Autrui) avec le même regard après avoir écouté Julos ! C'est impossible ! Il transcende véritablement notre environnement «emmesquiné» en nous propulsant avec lui dans ce Monde serein qu'il a su découvrir. Certes, il ne l'appelle pas le «Royaume» ... Il se contente de le nommer «AILLEURS OUBLIE», «Monde de l'autre côté des mots» ... Il le dit lui-même très clairement ⁽¹⁾ :

Nous sommes dans une société où on a mis l'Homme à côté de lui-même, alors que l'Homme EST l'Univers !

Je vis pour des siècles : TOUT EST UN ! (log. 22) Chaque geste que je pose est posé pour des siècles ... et lorsqu'un homme torture son frère, c'est lui qu'il torture ... lorsqu'il saccage la nature, c'est lui-même qu'il saccage !

J'aimerais que ce ne soient pas les lendemains qui chantent, mais les aujourd'hui ... Il est urgent de vivre le Présent. C'est la seule façon d'assumer le passé et de ne plus avoir peur de l'avenir; (on croirait à nouveau entendre Nisargadatta).

La mort n'est que différence de présence, et dans le visible, il y a l'invisible ... mais on a formé nos yeux à ne voir que le visible (Les Clés de la Gnose du log. 39).

L'Homme attend le changement, mais nous ne pouvons changer que nous-mêmes (log. 28). C'est le seul moyen pour changer notre environnement : aller jusqu'au bout de soi-même pour retrouver la puissance de note «pensée d'amour».

Les poètes sont le monde qui se fait et qui bouge.

Mon espérance est que l'Homme devienne lui-même, QU'IL S'AIME !! S'il s'aime, alors il aimera tous les autres, tous les arbres, tout l'Univers ! On devrait apprendre à l'école à «s'aimer ainsi», à ne plus avoir honte de son corps (log. 37), à se toucher, à se CONNAITRE ! ... Chacun se connaissant de cette manière (log. 3) deviendrait alors une «radio libre» pour émettre de l'amour à tort et à travers !

(Tourinnes-la-Grosse, Septembre 1980)

Jamais le mot «Gnose» n'a été employé une seule fois ! Je ne retiens que ceci : l'«Ailleurs oublié» ne se découvre qu'au bout de la connaissance de soi, et que cette Connaissance est... AMOUR !!!

Alors ? Julos Beaucarne ... gnostique ... ou pas ..?

François Chirokoff.

*Je t'offre un verre d'eau glacée,
n'y touche pas distraitement:
Il est le fruit d'une pensée
sans ornement,
tous les plaisirs de l'amitié.
Combien cette eau me désaltère !
Je t'en propose une moitié,
la plus légère !
Regarde ! Je suis pur et vide
comme le verre où tu as bu.
Il ne fait pas, d'être limpide,
une vertu.
Plus d'eau ... mais la lumière sage
donne à mon présent tout son prix,
tel un poète où Dieu s'engage
et reste pris ⁽⁴⁾*

(1) Editions «Louise Hélène France»
2, rue des Brasseries — 5991 Tourinnes-la-Grosse (Belgique)

(2) «Le chanteur du silence» Disque RCA PL 37427

(3) «Chandeleur septante-cinq» Disque RCA YBPLI.475

(4) «Mon terroir» Disque RCA PL 40124

N.B. Les références à l'Evangile de Thomas et à Sri Maharaj Nisargadatta sont de l'auteur de cet article.



BIBLIOGRAPHIE

Awhad al-din Balyani — *EPITRE SUR L'UNICITE ABSOLUE*; présentation et traduction de l'arabe par Michel Chodkiewicz, Paris — Les Deux Océans, 1982.

Bien que le titre soit différent, il s'agit du texte appelé *Le Traité de l'Unité* dans l'édition précédente traduit par Abdul-Hädi, texte suivi de l'Épître sur le Prophète d'Al-Malamatiyah.

Nous avons eu l'occasion à plusieurs reprises de parler dans les Cahiers de ce court traité qui contient l'essence de l'enseignement soufi. On peut même dire qu'il est, au soufisme ce que la Mandukio Upanishad est à l'hindouïsme, car il exprime avec autant de force et de concision la non-dualité absolue de la suprême Réalité.

La précédente édition attribuait le texte du traité à ibn Arabî. La mention *dit d'Ibn Arabî* laissait entendre que l'attribution n'était pas certaine. L'introduction à la présente édition établit, en recoupant les sources arabes ou persanes, que l'auteur de *l'Épître sur l'Unité Absolue* est Awhad al-din Balyani. Celui-ci est de la lignée d'un autre grand Maître andalou, Ibn Sab' in. L'hypothèse de cette dernière attribution devient une certitude lorsqu'on suit l'important travail de recherche que révèle la présentation de l'ouvrage. En effet, Michel Chodkiewicz a non seulement étudié les sources directes de l'Épître ; il a dégagé les caractéristiques de deux écoles soufies, celle d'Ibn Arabî, et celle du maître de Balyani, Ibn Sab' in. De plus, il a repéré les variantes que présente cette épître dans les cinq manuscrits disponibles.

Ce qu'il est important de connaître, pour le lecteur intéressé mais non spécialisé, c'est, d'une part, ce qui distingue les deux grandes écoles soufies ayant respectivement pour chef de file le maître andalou Ibn Arabî et Ibn Sab' in, le maître de l'auteur de l'Épître, et, d'autre part les caractéristiques des deux traductions.

L'auteur de la traduction nouvelle, Michel Chodkiewicz, souligne dans sa présentation les difficultés qui sont liées à l'attri-

bution de l'Épître à Balyani : «Or il apparaît malheureusement que ceux qui... restituent l'Épître à son véritable auteur contribuent à entretenir, sur le nom de celui-ci ou sur l'époque à laquelle il a vécu, de nouvelles confusions».

Il est moins important de s'arrêter aux confusions de noms et de titres qui ont été multiples, comme si l'on avait voulu à tout prix brouiller les pistes, que d'étudier les orientations doctrinales de Balyani, rattaché à la lignée initiatique d'Ibn Sab'in, en les comparant à celles d'Ibn Arabî.

L'Épître de Balyani n'est autre qu'une exégèse ésotérique du hadith ⁽¹⁾ : «Celui qui se connaît soi-même connaît son Seigneur». Dans son interprétation, Balyani écrit (p. 12) : «Lorsque ce secret se dévoile à toi. Tu sais ... que tu es toi-même le but de ta quête. Tu vois Ses attributs comme tiens et Son essence comme ton essence». Pour Balyani, la non-dualité est absolue : «Autre que lui n'est pas». Il précise encore (p. 60) : «De même qu'il est nécessaire qu'Il soit, il est nécessaire que ce qui est autre que Lui ne soit pas». La notion d'irréalité radicale du monde est exprimée de diverses manières mais toujours sans ambiguïté et le rapprochement avec la Mandukio Upanishad s'impose forcément : «C'est le non-né qui engendre le non-né». L'irréalité du monde est également le leitmotiv de l'enseignement du maître de Balyani ; il l'exprime par ces mots : «Dieu seulement». Ce qui permet à Michel Chodkiewicz d'écrire : « En dépit de l'emploi, ici et là, de formules similaires, et parfois littéralement des mêmes formules, les différences entre Ibn Arabî et Ibn Sab'in sont fondamentales... Pour Ibn Arabî, Dieu est l'Être de tous ce qui est. Pour Ibn Sab'in, Dieu est tout ce qui est ». L'abrupte simplicité de la métaphysique d'Ibn Sab'in révèle sa grandeur. Les théophanies, si importantes dans l'enseignement d'Ibn Arabî, sont ici absentes, comme elles sont absentes de l'Épître de Balyani. Faut-il conclure à un appauvrissement par rapport à l'œuvre d'Ibn Arabî ? Sur ce sujet délicat, les discussions peuvent aller bon train. Il ne s'agit pas dans notre propos de tenter d'approfondir une cosmogonie d'une ampleur et d'une complexité immenses mais de relever ce qui, chez Ibn Arabî, semble incompatible avec une irréalité radicale du monde. Pour le mystique andalou, l'Être, en tant que séparé de Dieu, existe en vertu de la volonté de Dieu qui agit suivant les lois propres aux êtres doués de cette existence. L'homme parfait est une miniature de

la Réalité : un microcosme dans lequel se reflètent tous les attributs parfaits du macrocosme. Et c'est pour cet homme exclusivement que le monde a été fait.

Ce modeste aperçu permettra à chacun de constater que l'Épître sur l'Unité Absolue est beaucoup plus proche de l'Évangile selon Thomas que de l'enseignement qu'on peut dégager des nombreux écrits d'Ibn Arabî. Limitons-nous à deux exemples. Jésus dit (log. 3. 9 - 10) « Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus » ; toute l'Épître est, comme nous l'avons vu, l'explication du hadith : « Celui qui se connaît soi-même, connaît son Seigneur ». Le commentaire dit : « Ainsi donc le connaisseur et le connu sont un », Tout est dit avec une merveilleuse économie de moyens. Second exemple :

L'irréalité du monde, qui ressort de l'Épître et se résume par l'assertion : « Autre que Lui n'est pas », nous est indiquée par le logion 56 : « Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre le monde n'est pas digne de lui ». L'irréalité du monde dans l'Évangile rejoint parfaitement l'irréalité de la personne chez Nisargadatta. Ces correspondances et tant d'autres, si souvent relevées, disent le prix que nous attachons au *Traité de l'Unité* lequel s'appelle désormais, notons-le bien, *Épître sur l'Unité absolue*.

Les lecteurs des Cahiers, qui connaissaient la première édition, auront la joie de redécouvrir le texte dans sa nouvelle traduction. Nous laissons à chacun le soin de cette confrontation, non pour qu'ils aient le plaisir d'en savoir un peu plus, mais pour la joie de mieux vivre l'unique Réalité. Nous nous contentons de donner ci-après le premier des deux textes en vers de l'Épître dans l'une et l'autre traduction... et, dans une profonde prosternation, nous saluons le lecteur «qui se connaît lui-même».

E. G.

(TRADUCTION D'ABDUL - HADI)

*Tu pensais que tu étais toi.
Or tu n'es pas et tu n'as jamais existé.
Si tu étais toi, tu serais Le Seigneur,
le second de deux !
Abandonne cette idée,
Car il n'y a aucune différence entre vous deux par rapport à
[l'existence.*

*Il ne diffère pas de toi et tu ne diffères pas de Lui.
Si tu dis par ignorance que tu es autre que Lui,
Alors tu es d'un esprit grossier.
Lorsque ton ignorance cesse, tu deviens doux,
Car ton union est ta séparation et ta séparation est ton union.
Ton éloignement est une approche et ton approche est un départ.
C'est ainsi que tu deviens meilleur.
Cesse de faire des raisonnements et comprends par la lumière
[de l'intuition,
Sans quoi t'échappe ce qui rayonne de Lui.
Garde-toi bien de donner un partenaire quelconque à Allah,
Car alors tu l'avilis, et cela par la honte des idolâtres.*

(TRADUCTION DE MICHEL CHODKIEWICZ)

*Tu t'es formé l'idée que tu étais toi
Or tu n'es point toi et ne le fus jamais !
Car si tu étais toi, tu serais un Seigneur
Et le second de deux. Abandonne cette idée !
Entre Son Etre et ton être, il n'y a nulle différence
Il n'est pas distinct de toi, ni toi de Lui.
Si, par ignorance, tu declares que tu es autre que Lui ton
[endurcissement est manifeste.
Mais si ton ignorance cesse, alors tu t'affines.
Car ton union est séparation (hajr), ta séparation, union
Et ton éloignement, proximité : par cela tu atteindras la
[perfection.
Renonce à l'intellect et comprends par la lumière du dévoilement.
Afin que ne t'échappe point ce que tu tiens de Lui.
N'associe à Allah aucune chose
Afin de n'être point avili, car l'idolâtrie (shirk) avilit.*

POESIES

TRANSPARENCE

Voyage sans angoisse
au cœur du labyrinthe
Par le fil déroulé
doucement
au long des jours
au creux des nuits
silencieusement
Plus ferme est le pas
la main plus sûre
plus clair le regard
Malgré l'écho des tumultes
plus fine l'écoute
offerte au rythme neuf
des pulsations secrètes
Et l'une après l'autre
lentement
les parois cèdent
à la transparence

M. O.

PHARE

Maitre du phare blanc
sur l'océan désir...
Passent les galions
chargés de souvenirs
Echos du chant profond
messager des souffrances,
Lourds flancs d'ébène
aux râles d'espérances
livrées à l'haleine des vents,
Et l'arc brisé des ailes flamme
perdu dans les brumes du temps,
Délesté vif du poids des horizons
le regard prend son vol
empenné de lumière
Irisant le cristal
des rives oubliées,
La pâle nuit déroule
au fil de ses volutes
l'encens du rêve ardent
d'unions transfigurées,
Et des reflets d'or pur
dansent en un sourire
au clair de l'océan...

M. O.

rien sinon
le capharnaüm
en dérive entre
lunes glacées et
nuit noire

rien sinon
cette insaisissable
passerelle entre moi
et ce corps à éclipses
où je me vois cloué

rien sinon les pourquoi
que la douleur allume
les ouï-dire à propos
des perles à ne pas
jeter aux pourceaux

que voudrait-Il en faire
l'Innocent aux yeux lisses
élagué jusqu'au
Vivant

Manoune